

BASQUE, DRAVIDIEN ET CAUCASIEN

par

N. LAHOVARY

A l'occasion d'un récent voyage en Espagne, où grâce à l'amabilité de D. A. Tovar, recteur de la glorieuse université de Salamanqué, j'ai pu enrichir ma documentation en vue de l'achèvement d'un nouvel ouvrage sur les relations du Dravidien avec le Basque et les anciennes langues Méditerranéennes, j'ai eu la possibilité de m'arrêter quelques jours dans la belle ville de S. Sebastian. J'en ai profité pour me mettre en relation avec la Soc. Rle. Basque des Amis du Pays à laquelle on doit déjà tant de travaux notables, ainsi qu'avec un de ses principaux animateurs, le Prof. L. Michelena.

J'y tenais d'autant plus que celui-ci avec sa fougue habituelle avait consacré à mon dernier ouvrage dens ce domaine, publié sous les auspices de l'Université de Florence, un article fort critique. Comme toute oeuvre est perfectible, j'ai prié M. le Prof. L. Michelena de bien vouloir revoir le manuscrit provisoire de mon prochain ouvrage, ce qui m'a permis de l'améliorer sous divers points, grâce à sa grande obligeance d'en lire et d'en annoter de nombreuses pages. A la suite de l'explication cordiale que nous avons eue à ce propos, je crois d'ailleurs avoir pu modifier en une certaine mesure les réserves de M. le Prof. L. Michelena quant à ma thèse, que le Dravidien —à l'origine une ancienne langue du bassin oriental de la Méditerranée—, présente avec le basque, plus encore que les langues caucasiennes, de très nombreuses et très particulières ressemblances, tant dans le domaine

si caractéristique de la structure et de la morphologie que dans celui de la phonétique et du lexique.

Dans sa recension, M. le Prof. Michelena, en dehors de considérations générales sur la méthode comparative en linguistique et son utilisation, me faisait quatre reproches plus précis.

Le premier était d'interpréter avec une «imagination excessive» les données basques; le second, d'analyser d'une manière trop capricieuse des mots basques; le troisième, de faire des rapprochements peu recevables entre certains mots latins et le lexique de langues non-indo-européennes, et enfin d'invoquer, pour établir d'anciens liens de parenté entre le proto-dravidien et le basque, des rapprochements phonétiques, structuraux ou autres, entre des caractères que l'on pourrait retrouver dans un grand nombre de langues diverses (1).

M. le Prof. L. Michelena, avec la courtoisie, qui est un des traits particuliers du monde savant de la péninsule hispanique, m'ayant autorisé généreusement à lui répondre dans les colonnes du Boletín, je m'en prévaux pour fournir à ses lecteurs les éclaircissements suivants, se limitant à quelques points pour ne pas abuser de leur patience.

Les excès de mon imagination se seraient manifestés, entr'autres, dit mon honorable critique, dans la mention que je fais de «*cala*, maison, lieu habité, d'où... les noms de localités tels que »Calagurris ou Calahorra (la maison rouge...)». Or, mon imagination est là si peu en jeu, que l'explication de Calagurri, ou Calagurris, etc., par maison ou château rouge, est fort ancienne: on la trouve déjà dans Simonet et d'autres auteurs français du XIXe siècle, et elle a été reprise par un linguiste de la valeur de H. Schuchardt, dans *RIEB III*, p. 240. Il est vrai qu'aujourd'hui d'autres linguistes seraient plutôt disposés à considérer la terminaison *gurri* ou *gurris* comme comprenant «urri» avec le sens de village, et ne désignant pas la couleur rouge, mais quoi qu'il en soit, la question n'est pas tranchée, «sub iudice lis est», et si excès d'imagination il y a, ce n'est pas à ma modeste personne, mais au grand H. Schuchardt qu'il faut en dernier lieu l'imputer.

Quant à l'analyse de *sagardi* en *sag-ardi*, il est si évident que *-di* est un suffixe d'abondance, que je ne l'ai plus détaché de la fin du mot dont j'ai, par contre, séparé la racine *sag*, sur

(1) Voir la recension de M. le Prof. L. Michelena dans le Bol. de la R. Soc. Vasc. de Amigos del País, 1954, núm. 1, p. 118-123.

laquelle je voulais attirer l'attention, puisqu'elle est la même et possède le même sens, qu'en dravidien et en hamito-sémitique.

Pour ce qui est de *-da* et *-tan*, ou *d* et *t*, on y trouve, de nouveau comme en dravidien, le distinctif suffixé de la 3e. pers., sans cependant qu'il s'agisse d'un pronom personnel de la 3e. pers. proprement dit. Comme c'est là l'opinion de plusieurs auteurs sérieux, dont il serait trop long d'exposer ici les raisons, il ne m'a pas semblé qu'elle ne fût pas valable.

Par contre, il est exact qu'une conjugation négative n'existe pas en basque, comme c'est le cas en dravidien, mais cependant l'ordre des mots de la phrase négative n'est plus le même, et c'est, sans doute, cette particularité, —vu la très grande importance qu'avait jadis en basque l'ordre des mots— qui a induit certains auteurs à attribuer au basque une sorte de conjugation négative ancienne présumée, qui serait reconnaissable à cette trace.

Pour ne pas allonger cette réponse, je passe au troisième grief, qui est celui d'avoir effectué entre le latin et le dravidien ou le hamitique divers rapprochements peu orthodoxes pour un indo-germaniste. Mais —et les recherches que j'ai effectuées depuis la publication de mon ouvrage de Florence n'ont fait que le confirmer—, l'indo-européen et le hamito-sémitique ont des racines communes en si grand nombre qu'un esprit non prévenu ne peut plus douter de leur origine commune.

Plusieurs des plus grands linguistes du XIXe siècle, tels Bopp, R. Lepsius, H. Möller, Gundert, ainsi que beaucoup d'autres, et plus près de nous H. Pedersen et A. Cuny entr'autres, avaient soutenu à juste titre cette thèse d'une communauté lexicale dans une phase prégrammaticale, et l'existence de ce que l'on a baptisé le «nostratique». Comme le lexique du basque et celui du dravidien ont des liens très nombreux avec le lexique hamito-sémitique, les rencontres du dravidien par ex., avec le latin, n'ont ainsi rien d'extraordinaire (*uro*, *us-tum* est plus proche, par ex. du terme dravidien du même sens que du terme grec cité par le Prof. Michelen). Si *duis* a pu donner *bis*, on peut légitimement considérer les deux formes comme des variantes de la racine qui a donné *bi*, *be*, *bis* avec le même sens en hamitique et en basque, etc. Le fait que l'*i.-e.*, à part *bis*, partage aussi avec le hamito-sémitique (ou le dravidien et le basque) d'autres noms de nombre pour *un*, *six*, *sept*, qu'un examen même sommaire révèle du premier coup est fort significatif, car il ne s'agit pas là de coïncidences fortuites. Dans ces temps anciens, un petit nombre de racines bilitères ou trilitères (c'est surtout celles-ci qui sont

communes à l'indo-européen et au hamito-sémitique) servaient, grâce à de légères variations, à former des familles de dérivés à sens différents, mais découlant d'une même idée-base. C'est ainsi qu'il m'a paru admissible de rapprocher la famille latine *texo, tego, toga* de leurs correspondants dravidiens. Les 700 rapprochements, qu'un examen pourtant très sommaire et très incomplet des lexiques hamito-sémitique, basque et dravidien m'a permis d'effectuer, et qu'une étude plus approfondie augmenterait sans aucun doute très considérablement, ont en majorité leurs correspondants en indo-européen, comme j'espère pouvoir le montrer dans un prochain ouvrage.

Ces origines communes —à une époque où les différences de grammaire et de syntaxe ne s'étaient pas encore fixées et accusées—, expliquent la perplexité de nombreux linguistes devant certaines étymologies, ou même certaines langues, comme le ligure ou d'autres langues anciennes, qu'on réunit tantôt à l'indo-européen, et tantôt au «Méditerranéen». En réalité, entre l'indo-européen et le hamito-sémitique —auquel se rattachent plus lointainement le dravidien, le basque et le caucasien— en vue de différenciation progressive et d'individualisation graduelle, il a existé, tant en Asie Mineure qu'en Europe méridionale une frange de langues intermédiaires, encore incomplètement différenciées —qui n'avaient, pour ainsi dire, pas encore penché définitivement, soit vers ce qui devait devenir le type linguistique indo-européen, soit vers le hamito-sémitique.

Vu ces parentés anciennes entre des langues aujourd'hui très différentes, sans parler des ressemblances isolées que peuvent présenter des langues qui n'ont aucune parenté, le langage étant un fait humain, ce qui implique l'existence d'un certain fonds commun de sons et de logique grammaticale, il n'est pas étonnant que certains caractères communs au basque et au dravidien, comme le relève le Prof. Michelena, se rencontrent aussi dans d'autres langues fort différentes. Le contraire même eût été surprenant. Ainsi, un basque, étant un membre de l'espèce humaine, peut avoir, comme un algonquin, un nègre ou un papou, deux yeux, deux bras, deux jambes, etc., sans que pour cela il y ait la moindre parenté entre lui et ces races si différentes.

C'est pourquoi je répondais déjà d'avance (p. 12 de mon ouvrage *Substrat Linguistique...*) à cette objection de M. le Prof. Michelena, en écrivant, «...certes, le Basque et le Dravidien partagent aussi avec d'autres langues relevant parfois même d'autres familles linguistiques, plusieurs de leurs caractères, mais "ce qui importe, c'est que le nombre des particularités pronéti-

"ques, grammaticales, structurelles et lexicales qu'ils ont en commun, est bien plus considérable que celui des traits qu'ils partagent, soit l'un soit l'autre, avec d'autres langues".

C'est le noeud du problème, et tant qu'on n'aura pas démontré que l'on peut faire un nombre plus grand de rapprochements entre le basque et une autre langue, qu'entre le basque et le dravidien, j'estimerai que l'on n'aura pu renverser ma thèse. Aux rapprochements énumérés dans mon travail de Florence, je pourrai d'ailleurs en joindre maintenant plusieurs centaines d'autres, à paraître dans mon prochain ouvrage, et qui constituent autant d'arguments nouveaux qui viennent renforcer les précédents.

C'est ainsi que je ne vois rien jusqu'ici qui puisse démentir mes conclusions que je résume encore une fois ici : le basque, le dravidien, et certaines des langues du Caucase — dans la mesure où celles-ci n'ont pas été trop fortement déformées par des influences provenant des langues de peuples mongoliques et sibériens —, font partie du groupe linguistique le plus archaïque de la race blanche. Ce groupe se rattache de près, par le vocabulaire, particulièrement au hamito-sémitique (comme la géographie l'indique, le basque plutôt aux anciennes langues hamitolybiques, le dravidien et le caucasien plutôt au sémitique, surtout occidental). Cependant, leur phonétisme, leur structure, leur morphologie et leur syntaxe s'en distinguent profondément par des caractères propres à ces trois groupes et qui présentent des traits archaïques, dont on retrouve certains dans les plus anciens états de l'hébreu et du sémitique occidental, mais qui ont disparu depuis ; le proto-sémitique et le proto-hamitique ayant eu une tendance beaucoup plus novatrice que le basque ou le dravidien, langues très conservatrices. Celles-ci, en effet, n'ont presque pas évolué ; depuis mille ans au moins en ce qui concerne le basque, à en juger d'après la toponymie et différentes glosses anciennes ; et depuis deux mille ans, sinon bien davantage, pour ce qui est du dravidien, ainsi qu'il ressort des listes toponymiques de Ptolémée, des emprunts anciens faits par le sanscrit, et des indications que nous fournit le brahmi, séparé des autres langues dravidiennes depuis trois, sinon trois mille cinq cents ou près de quatre mille ans.

On voit ainsi que la communauté lexicale du basque, du dravidien et dans une moindre mesure du caucasien avec le hamito-sémitique remonte également, comme pour le proto-indo-européen, à une époque pré-grammaticale. Mais les ressemblances lexicales plus nombreuses et surtout nettes et plus évidentes que

celles que l'on peut établir entre l'indo-européen et le hamito-sémitique, nous autorisent à penser que du «nostratique» commun, c'est le proto-indoeuropéen qui s'est séparé d'abord, suivi seulement beaucoup plus tard par le basque, le dravidien et le caucasien, qui ont dû exister à une époque ancienne en contiguïté, et dans la proximité relative du berceau du sémitique occidental, sinon peut-être aussi du proto-lybique.

Comme le basque, le dravidien et le caucasien présentent beaucoup de caractères morphologiques et grammaticaux ou syntaxiques communs, ils appartenaient déjà à la phase grammaticale du langage, à l'époque de leur séparation du tronc commun et de leur dispersion géographique. Le fait que les noms des métaux sont différents dans ces langues, et de provenances diverses, nous permet de situer cette séparation à une époque antérieure à celle des métaux, mais postérieure —vu les nombreuses ressemblances dans le domaine de la terminologie pastorale et agricole— à la diffusion de l'élevage et de l'agriculture. La naissance de celles-ci se place au VIII^e millénaire dans l'Asie du sud-ouest, tandis que la pratique de la métallurgie débute vers 3.000 ou un peu avant dans les mêmes régions.

La diaspora du basque, du dravidien et du caucasien (si on peut parler d'un seul groupe caucasien, ce qui n'est pas sûr) se situerait donc approximativement entre 6.000 et 3.000 ans avant notre ère, et plus probablement, vu l'existence d'une civilisation néolithique déjà développée, vers la fin de cet intervalle, soit au IV^e millénaire.

Ce qui rend la langue basque particulièrement précieuse, c'est qu'elle est ainsi en Europe la seule survivante du type linguistique parlé dans le sud et l'ouest de notre continent il y a plus de cinq mille ans.

Les renseignements qu'elle peut nous fournir sur l'évolution du langage, sur les bases psychologiques et logiques de la grammaire, et dans bien d'autres domaines encore, sont ainsi des plus précieux. Ceci explique facilement le grand intérêt qu'elle suscite et l'utilité générale pour le progrès de nos connaissances que toute contribution à son étude peut apporter.

Je suis d'autant plus obligé à M. le Prof. Michelena de m'avoir donné l'occasion de préciser devant un public basque et espagnol mes positions à l'égard du problème basque, que cela me permet d'espérer que lui-même voudra bien considérer à nouveau le problème des rapports basco-dravidiens, qui ne pourrait être qu'éclairé par l'attention que lui accorderait un savant de sa valeur.